



Dans la désorientation, l'engagement.

Entretien avec Mariella Pandolfi

Kim Turcot DiFruscia
Université de Montréal

L'analyse, l'élaboration, la remise en question des relations de pouvoir, et de « l'agonisme » entre relations de pouvoirs et intransitivité de la liberté, sont une tâche politique incessante; et c'est même cela la tâche politique inhérente à toute existence sociale. Michel Foucault¹

L'anthropologie médicale contemporaine participe à de nombreuses et hétéroclites conversations avec les espaces thérapeutiques. Ces conversations nouent ensemble des pratiques spécifiques à des enjeux politiques larges et complexes. De la clinique à l'entreprise humanitaire, sur des terrains parfois extrêmes, l'anthropologie médicale contemporaine est mise en face de forces subtiles, innombrables et changeantes, à travers lesquelles il est possible de suivre les fils politiques qui traversent les notions de santé et de maladie pour attacher les corps des êtres humains aux dispositifs globaux de pouvoir.

C'est de cette tension que Mariella Pandolfi fait le point focal de son parcours. À partir d'une anthropologie politique du corps, développée dans ses travaux sur la possession chez les femmes de l'Italie méridionale, Mariella Pandolfi a fait de l'anthropologie médicale un tremplin vers une critique de l'intervention humanitaire comme mode d'action politique internationale prédominant. Précurseur de la réflexion anthropologique sur la gouvernance thérapeutique par les souverainetés mobiles de l'humanitaire, travaillant en terrains de crises et de violences, notamment dans les Balkans postcommunistes, elle poursuit l'interrogation quant à la proximité des dispositifs humanitaire et militaire.

Dans cet entretien, Mariella Pandolfi délimite les contours complexes de l'engagement pour une anthropologie médicale capable de lire les stratégies

¹ Foucault, Michel, 2001[1982], Le sujet et le pouvoir. In Dits et Écrits II. Pp.1058. Paris: Gallimard.

et logiques du monde contemporain à travers les spécificités de ses terrains, même les plus extrêmes. En développant l'idée d'une ethnographie de la désorientation, elle évoque l'impérieuse nécessité d'une anthropologie inlassablement critique; d'une anthropologie radicale, exigeante et courageuse.

Mariella Pandolfi est professeur titulaire au département d'anthropologie de l'Université de Montréal. Elle dirige le Groupe de recherche sur les interventions militaires et humanitaires (GRIMH).

Une certaine anthropologie médicale, plus proche peut-être d'une anthropologie de la santé, travaille dans une grande proximité avec les pratiques médicales, les politiques institutionnelles, les campagnes de santé, etc. Comment cette anthropologie peut-elle résister à l'évacuation du politique?

Mariella Pandolfi : Je pense qu'il y a toujours eu entrelacement de plusieurs voix à l'intérieur de l'anthropologie médicale. L'aspect que j'appellerais de la technicalité, menée notamment par les professionnels de la santé, a toujours été de pair avec une certaine forme d'engagement. Cette double posture est visible quand on fait la cartographie de l'anthropologie médicale dans le monde. Si j'évoque mon expérience, je constate qu'elle a été nourrie par l'idée, pas encore de Foucault, mais je dirais pré-foucauldienne, que chaque interrogation sur la souffrance individuelle, ou sur les techniques thérapeutiques de soulagement de cette souffrance, est une interrogation du champ politique. Cette prééminence du politique est valable, peu importe la société à laquelle l'anthropologue s'intéresse; que l'on étudie les traces laissées sur les corps par les processus politiques ou la violence structurelle des inégalités en santé. En Italie, cette idée d'une anthropologie médicale militante qui observe les limites entre stratégies thérapeutiques et stratégies de contrôle appartient à une tradition très forte, qui a ses racines dans la pensée de Gramsci, et qui s'est développée en deux branches : une première branche plus anthropologique-philosophique avec la pensée d'Ernesto DeMartino, et une seconde plus proche de la technicalité opérative des institutions thérapeutiques, particulièrement dans le champ psychiatrique avec la désinstitutionnalisation asilaire de Basaglia. Depuis ce point de départ, il est facile de reconnaître qu'une anthropologie du médical est indissociable du questionnement du politique.

Voyez-vous une parenté entre cette distinction que vous faites pour l'Italie et la situation de l'anthropologie médicale ici par exemple, au Québec, en Amérique du Nord, avec, du côté de la technicalité, une anthropologie présente dans les hôpitaux, à la santé publique, dans les cliniques, dans les ONG?

Mariella Pandolfi : Les traditions historico-politiques sont différentes. C'est vrai qu'une technicalité, qu'une professionnalisation qui ne s'interroge pas sur ses effets politiques me pose des problèmes éthiques, au-delà des aspects intellectuels ou disciplinaires. On glisse si facilement vers la bureaucratisation, vers une technicalité acritique. Mais ce sont les problèmes de notre monde. Or, comme elle l'a fait auparavant, je trouve que l'anthropologie médicale

d'aujourd'hui peut très bien suivre ce double créneau d'une proximité avec les pratiques tout en étant engagée politiquement. Bien sûr, cet engagement prend des formes différentes selon les contextes idéologiques.

Pour sortir de la technicalité acritique, est-ce que l'anthropologue devrait montrer une sensibilité presque thérapeutique dans son travail de terrain?

Mariella Pandolfi : Non, je ne parlerais pas d'un engagement thérapeutique. Mais je pense que le rapport à « l'opérativité » est toujours très complexe en sciences sociales. Il existe toujours une ambivalence entre les questions théoriques que l'on pose et les choix pratiques à faire sur le terrain. C'est une question générale, qui interroge les formes de l'engagement. Par exemple, en ce moment, nous sommes en train de travailler avec Phillip Rousseau² à une piste sur l'anthropologie militarisée, sur les anthropologues *embedded* dans les corps militaires; cela pose des questions quant aux limites de la capacité critique des anthropologues lorsqu'ils sont en rapport avec l'action, avec « l'opérativité ». Certes, je pense qu'il est possible de conjuguer une expérience pratique à un véritable questionnement critique. Certains anthropologues réussissent admirablement à naviguer cette étroite proximité critique avec l'action; je pense à Didier Fassin, qui développe des thématiques liant des questionnements spécifiques aux pratiques médicales à une interrogation sur les stratégies de domination globale. Or, il s'agit d'une tâche difficile de résister à l'avalement par les dispositifs du « soin », de « l'aide », de la « santé ». L'anthropologie médicale engagée a un rôle critique à jouer dans le « champ de bataille » des pratiques de santé. Chaque action thérapeutique – celle d'un médecin à l'hôpital, celle d'une ONG humanitaire ou celle d'une agence internationale en terrain de conflit – doit d'abord être interrogée comme objet politique. Cela, Marc Abélès, entre autres, nous le rappelle dans son beau livre *Politique de la survie* (2006)³. L'anthropologue doit se placer en état de vigilance critique permanente devant les logiques et les stratégies des programmes de santé publique, devant les slogans prometteurs de la *Global Health*, devant les incitatifs à « l'action ». Bien sûr, il s'agit d'une posture beaucoup plus difficile à maintenir que la connivence, mais cette posture est essentielle et aussi, peut-être, de plus en plus rare... J'ai assisté récemment, à l'Université Yale, au 50^e colloque de la *Society for Medical Anthropology*⁴, qui réunissait des anthropologues médicaux parmi les plus reconnus et j'ai pu y observer comment était évitée la question de l'engagement du chercheur : la réflexion sur les rapports entre pratiques de santé et inégalités est devenue une icône théorique consolatrice qui ne fait que simuler les contours de la parole critique. L'inclusion de l'anthropologue dans les pratiques thérapeutiques, sa participation comme « expert » auprès des ONG ou lors de campagnes de santé publique, sa proximité avec des fondations privées en santé, ne devraient en aucun cas être considérées comme des garanties critiques, mais plutôt appeler une méfiance supplémentaire. Les rapports aux institutions opératives sont toujours à questionner. Je pense que la prise en compte de « l'opérativité » peut devenir une arène féconde pour penser de façon critique la technicalité des procédures thérapeutiques et des institutions de santé. Par contre, l'évitement de ce passage critique est dangereux. L'anthropologie médicale a ce double

² Phillip Rousseau est doctorant en anthropologie à l'Université de Montréal et à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris.

³ Abélès, Marc, 2006m *Politique de la survie*. Paris: Flammarion.

⁴ Medical Anthropology at the Intersections: Celebrating 50 years of Interdisciplinarity. Université Yale: New Haven. 24-27 septembre 2009.

visage, ce *Janus Bifrons*; d'une part, elle est un pont vers les thématiques les plus contemporaines, les plus chaudes du monde actuel, d'autre part elle peut devenir un lieu de bureaucratisation de la pensée « technicisée ». Ces deux dimensions existaient à l'origine de la discipline et sont encore en tension aujourd'hui. Le « défi » aujourd'hui pour l'anthropologie, et plus généralement pour l'université, est de résister à la tentation « gestionnaire » de développer une professionnalisation, une technicisation, qui résulterait en la transformation de la pensée critique en simulacre.

Comment peut-on déplacer, sans l'instrumentaliser, l'idée du biopolitique par exemple, qui est un dispositif interprétatif si puissant?

Mariella Pandolfi : Le constat que le corps et la vie sont enchâssés dans des réseaux de pouvoirs est le début, non pas la fin de la réflexion. L'anthropologie médicale, peut-être à cause de son hybridité de naissance, semble posséder la capacité de sentir de nouveaux objets d'étude, de nouvelles façons de penser. Ma démarche, celle de plusieurs de mes collègues, nous a menés petit à petit du médical vers des thématiques qui touchent les questions clés du contemporain. Je pense par exemple au travail de Gilles Bibeau, notamment dans son livre *Le Québec Transgénique* (2004)⁵ ou encore à Allan Young et à son analyse des dimensions politiques des catégorisations psychiatriques. L'anthropologie médicale peut constater la souffrance, peut constater aussi comment les institutions, les économies morales « travaillent » cette souffrance, en la cataloguant, en la naturalisant. Par exemple, en regard de nos objets d'étude contemporains tels les sans-papiers, les réfugiés, les déplacés, eux-mêmes porteurs des nouvelles catégorisations de la souffrance humaine, l'anthropologue médical peut constater – selon encore une autre catégorisation – que le corps du réfugié est blessé, qu'il est souffrant, traumatisé, déprimé, etc. Or, on ne doit pas se contenter de regarder le réfugié comme corps, comme individu, comme sujet expérientiel. Il doit plutôt être vu comme l'élément d'une chaîne globale qui est politique, économique et dans laquelle il y a le camp, il y a la guerre, il y a les déplacements, les nettoyages ethniques, l'appareil humanitaire, l'appareil humanitaire militaire, etc. Il est nécessaire que l'anthropologue soit attentif à l'usage même du « sujet », de « la vie » par les rhétoriques politiques. Par exemple, dans le livre à paraître que Didier Fassin et moi avons conjointement dirigé (2010)⁶, nous avons constaté comment l'humanitaire était constitué d'un assemblage de pratiques contradictoires. Par le discours de l'aide et de l'humanitarisme, la valeur de la vie est reléguée au seul fait de la survie et les acteurs, dépouillés de formes subjectives, deviennent indistinctement ennemis, victimes, terroristes ou dommages collatéraux, en fonction des contingences politiques changeantes d'un même terrain.

Dans les terrains limites de l'extrême violence, de la guerre, du camp, comme ceux sur lesquels vous travaillez, est-ce le rôle de l'anthropologue de « resubjectiver », de remettre les individus au premier plan?

Mariella Pandolfi : Mon intérêt est de comprendre la rationalisation qui règle la gestion des individus. Autrement dit, pour reprendre une expression foucauldienne, saisir les dispositifs qui programment et orientent l'ensemble

⁵ Bibeau, Gilles, 2004, *Le Québec transgénique*. Science, marché, humanité. Montréal: Boréal.

⁶ Fassin, Didier, and Mariella Pandolfi, eds., 2010 (sous presse), *States of Contemporary Emergency. The Politics of Military and Humanitarian Interventions*. New York: Zone Books.

des conduites humaines. Les terrains sur lesquels je travaille sont certes des lieux nouveaux. Mais déjà l'anthropologie médicale d'il y a vingt ans, en considérant la maladie comme une crise de l'*embodiment* et des relations sociales, faisait de la crise son point focal. Aujourd'hui, l'anthropologie médicale telle que je la pratique est également une anthropologie de la crise, allant au front d'une anthropologie de l'intervention humanitaire, d'une anthropologie de la guerre. Pour comprendre ces nouveaux terrains, nous avons besoin des approches critiques, des théories de la citoyenneté, de la souveraineté, des croisements avec d'autres sous-disciplines. Le travail de l'anthropologue consiste à mettre de côté la posture romantique de la « rencontre » avec des individus afin de lire les dispositifs politiques dans lesquels les sujets sont enfermés, en considérant les conditions d'émergence de ces dispositifs de gestion de la vie. Ce sont ces dispositifs – du « secours », de « l'aide », de « l'action » – qui sont pertinents, ainsi que les institutions qui les génèrent. Les sujets font partie des rouages de la gouvernementalité; ils n'en sont pas les protagonistes. Je trouve que ces nouveaux objets d'étude en anthropologie médicale sont particulièrement intéressants pour la clarté de la tension entre les sujets et les institutions civiles, militaires, judiciaires, policières. C'est le fonctionnement de cette tension qui est intéressant.

Le rôle de l'anthropologue, c'est de mettre en dialogue les sujets et les mécanismes de subjectivation des institutions?

Mariella Pandolfi : Non, surtout pas en dialogue, en tension. Et ce fut toujours le cas en anthropologie, que l'on étudie le rituel thérapeutique ou les procédures dans le camp de réfugiés. Il ne s'agit pas seulement de démontrer les conséquences de l'intervention dans la vie des sujets, mais de capturer les microprocessus politiques qui agissent au niveau des institutions, des communautés, des organisations, de l'international.

Alors, dans ces nouveaux champs d'intérêt de l'anthropologie, délocalisés, mouvants et « élargis », la méthode de terrain reste-t-elle pertinente?

Mariella Pandolfi : La méthode de terrain est toujours pertinente, toujours indispensable. Je pense que les deux composantes essentielles de l'anthropologie sont la réflexion critique, qui peut prendre des chemins théoriques ou interdisciplinaires divers, et la méthode de terrain, qui reste essentielle. C'est sur le terrain que l'on peut voir les mouvements, les immobilités, les zones grises dans des catégories qui de l'extérieur peuvent paraître fixes : la guerre et la paix, l'aide humanitaire et le développement économique, le militaire et l'humanitaire. Bien sûr, le terrain est vide si l'on n'y arrive pas avec, en tête, des questionnements fondamentaux sur des enjeux plus larges que la simple « rencontre » avec des « sujets ». Sur le terrain, il ne s'agit pas de collectionner des « expériences subjectives » ou « intersubjectives ». Plutôt, il faut être à l'écoute de l'émergence d'un problème dont on peut retracer la généalogie. Les problèmes émergent dans des contextes historiques, politiques, géographiques, économiques; des contextes qui sont produits à travers des êtres humains. Je voudrais être provocatrice en regard de ma formation psychanalytique en disant qu'il n'existe pas de « sujet », au sens unitaire du sujet connaissant. Par contre, il y a une série de pratiques d'assujettissement à travers lesquelles le sujet se constitue.

Quand on travaille sur le corps, est-ce parce que l'on n'arrive pas à admettre cette « absence » ou cet abandon du sujet?

Mariella Pandolfi : Je pense qu'il faut voir le corps comme le lieu privilégié des techniques d'assujettissement. Autrement dit, il faut travailler sur les techniques d'un corps à la fois obéissant et utilisable, sur une anatomo-politique. En travaillant sur le génome ou sur la transplantation d'organes comme Margaret Lock par exemple, on aborde le corps comme phénomène enchâssé dans des relations de pouvoir, on constate que s'entrecroisent sur le corps les stratégies des machineries économique, sociale et thérapeutique.

Alors quelle place pour la subjectivité de l'anthropologue, qu'on nous a tant appris à dorloter? Il y a quand même un narcissisme disciplinaire!

Mariella Pandolfi : Dans les contextes politiques où je travaille, de crise, de guerre, l'anthropologue est inévitablement présent de façon voyeuriste. L'important est de résister à la fuite dans l'attitude consolatrice et à la chute dans la spectacularisation de la souffrance de l'autre. Le chercheur a le double devoir de rendre compte de ce qu'il fait là et de ce qu'il est en train de raconter. Il s'agit de rendre compte de sa présence d'anthropologue sur des terrains de l'extrême sans se cacher derrière certaines postures narcissiques du témoignage. Dire « j'étais là, j'ai vu la souffrance, j'ai fait l'expérience de l'extrême, de la guerre, je dénonce, je suis témoin, je hurle... », ce n'est pas cela qui légitime le travail de l'anthropologue. Ce que Saint Augustin écrivait, dans le troisième livre des *Confessions*, au sujet de la spectacularisation de la souffrance de l'autre constitue encore selon moi une mise en garde pertinente pour l'anthropologue contemporain. Une fausse radicalité, une idéologie de l'indignation et du « j'accuse » peuvent ne servir qu'à reconforter des spectateurs devenus acteurs. En réfléchissant sur ces limites du témoignage, j'ai développé ce que j'ai appelé la posture de la désorientation. Une ethnographie de la désorientation est un espace éthique où l'on accepte de confronter les ruptures dramatiques qui existent entre l'authenticité de la posture et l'engagement comme fait social. Vivre la désorientation sur des terrains comme les miens, c'est s'extirper de l'exemplarité des bureaucrates de la guerre comme de ceux de la paix et de l'humanitaire; c'est s'éloigner du langage technocratique imposé par les rapports d'experts, mais aussi de l'empathie non pensante de ceux qui témoignent de la souffrance. L'ethnographie de la désorientation, c'est l'acte extrême de l'anthropologue dans des contextes extrêmes de confusion, de violence, de guerre, mais aussi par exemple de folie; c'est assumer la responsabilité humaine, citoyenne, refuser de se sauver devant l'ampleur de l'excès.

Notre présence d'anthropologue dans ces terrains de l'extrême est-elle illégitime? Si oui, faut-il assumer cette illégitimité?

Mariella Pandolfi : La question n'est pas de décider des confins de la légitimité ou de l'illégitimité, ni d'en décréter les frontières. Le problème, c'est de confondre l'idée d'un anthropologue engagé, militant, avec le témoignage consolatoire. Il ne suffit pas que l'anthropologue soit physiquement présent sur un terrain et qu'il nous en décrive les circonvolutions pour que sa voix soit légitimée. Il y a une naïveté, une déresponsabilisation dont il faut se méfier dans la posture du témoignage.

Ma génération, post-Writing Culture, peut parfois rester « bloquée » dans la réflexivité et l'esthétisation. L'ethnographie de la désorientation peut-elle nous mener ailleurs?

Mariella Pandolfi : Bien sûr, la constatation de l'imposture anthropologique dénoncée par *Writing Culture* permet un cheminement encore nécessaire et pertinent aujourd'hui. Ensuite, il faut dépasser l'esthétisme et développer la dimension politique de *Writing Culture* (1986)⁷. L'ethnographie de la désorientation, c'est ne pas avoir peur des contaminations théoriques, c'est trouver le moyen de se soustraire au blocage de l'expérience, de la réflexivité. Il s'agit d'une posture politique. Les questionnements sont profondément politiques, non pas narcissiques. Il faut être vigilant, refuser tous les camouflages, décrier l'imposture qui consisterait à tenter d'établir des logiques – formelles ou statistiques – ou du témoignage. Sinon c'est de l'indécence, de la pornographie, du spectacle. Les récits de la compassion contenus dans les « témoignages au je » reproduisent les contours des discours des autorités, reproduisent leur violence. Les « témoignages » peuvent masquer l'obscénité, la cruauté, l'indicible de la violence. Quand je parle de la nécessité d'une sensibilité politique, ce n'est pas dans une vision héroïque de l'anthropologue militant. Il s'agit d'arriver à voir, pour reprendre un terme d'Abélès, les déplacements du lieu du politique : comprendre comment des dispositifs de contrôle, de domination et de violence deviennent paradigmatiques – par exemple le camp de réfugiés, pour évoquer les travaux de Michel Agier⁸ – et non pas seulement relater une réalité spécifique décontextualisée – tel le vécu quotidien dans le camp X ou Y. Dans mes terrains, j'ai vu l'humanitaire en action dans des formes spécifiques : ONG, grands organismes, coopération internationale, développement. J'ai aussi vu que ces formes spécifiques étaient déterritorialisées, mobiles. Maintenant, je constate l'opacité des frontières entre les formes de l'humanitaire et du militaire. Ce constat n'aurait pas été réalisé si je m'étais limitée à la description ethnographique de réalités spécifiques - une ONG, un camp. Plutôt, à partir de ces phénomènes précis, j'ai établi des liens avec une série de dispositifs de contrôle, d'organisation, de sécurisation, de domination. C'est toujours à un autre niveau du politique que je regarde. Lorsque je travaillais sur les rituels féminins de possession dans le Samnium en Italie méridionale, je ne parlais pas des corps des femmes ou des vécus des individus, je parlais plutôt d'une « non-possession » à travers laquelle on devait lire un phénomène plus large : la fragmentation du tissu social dans des communautés marquées par l'émigration, par des fractures traumatiques, etc. Comprendre l'ici et le maintenant du terrain signifie certes « être dans » le contexte, mais simultanément saisir les manifestations de dispositifs bien plus complexes.

La rencontre de terrain est un démasquage?

Mariella Pandolfi : Une anthropologie politique va bien au-delà de la « rencontre » entre un anthropologue et une autre personne, peu importe que cet individu soit considéré comme un « informateur » ou comme une « victime ». Quand quelqu'un me parle sur le terrain, par exemple dans le camp de réfugiés, et accepte de me raconter son histoire, à moi, l'étrangeté absolue, alors que cette personne est dépourvue de toutes les facettes de

⁷ Clifford, James, and George Marcus, eds., 1986, *Writing Culture. The Politics and Poetics of Ethnography*. Berkeley: University of California Press.

⁸ Voir notamment Agier (2002, 2008).

l'humanité, je dois m'interdire de voir là une « rencontre ». Son histoire est un fragment de l'obscénité de la guerre, de l'absurdité du témoignage. Y lire une « rencontre » redouble l'obscénité.

Les dispositifs interprétatifs sont-ils alors nécessaires?

Mariella Pandolfi : C'est une imposture de croire que l'on peut se soustraire à l'interprétation. C'est une posture d'admettre cette impossibilité et de travailler à partir d'elle. Le risque, c'est de construire une grille interprétative rigide, aveugle à la complexité, aux mouvements de la matérialité qui sont en train d'émerger. Même des perspectives qui étaient à l'origine pertinentes peuvent devenir des grilles vides si nous en évacuons la complexité. La tendance de la discipline à se conformer à des modes discursifs, comme son avalement par les rhétoriques officielles des institutions, sont des risques face auxquels il faut entretenir une méfiance permanente.

C'est très difficile, cette instabilité constante entre méfiance et engagement. Vous avez écrit sur ce double rôle : l'ethnographie de la désorientation se rapproche du travail d'analyste?

Mariella Pandolfi : Le travail du psychanalyste consiste à déplacer : soi-même, le patient, les mécanismes qui nous enveloppent. Cette plasticité que la psychanalyse impose peut être exportée en anthropologie. Autrement dit, cette capacité de déplacement permet de n'avoir pas peur de la désorientation, spécifiquement dans des terrains comme les miens, où ce qu'on observe ce sont les dissonances, les glissements, les interstices, les obscurités. Ces propos de Foucault entrent en résonance avec ma propre pensée : « Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder ou à réfléchir » (1984:15-16)⁹.

Donc pensez-vous que la psychanalyse a encore un potentiel subversif?

Mariella Pandolfi : Un énorme potentiel subversif. À condition, encore une fois, de ne pas étouffer ce potentiel dans une bureaucratisation. D'ailleurs, c'est cette subversion comme acte politique qu'il faut alimenter comme chercheur, au-delà des grilles interprétatives et des épistémologies. Je pense que l'anthropologie médicale est un bon tremplin pour la subversion parce que c'est un champ où l'on retrouve visibles en condensé la souffrance humaine, les diverses technicalités autour de cette souffrance, les institutions et aussi la dimension du corps qui est l'arène sur laquelle se jouent les rapports de force et de domination. L'anthropologie médicale peut être un angle privilégié d'une subversion théorique et pratique en sciences sociales. Bien sûr, ce n'est pas une position confortable; on ne dort pas tranquille. On n'est pas dans le confort des grilles analytiques, on n'est pas non plus dans le confort de l'action. L'engagement dans la subversion implique une méfiance permanente, envers soi, envers l'objet, envers l'action, envers les institutions, envers les phénomènes que l'on observe. Si l'anthropologue accepte de travailler sur des terrains sous haute tension, cette haute tension peut permettre à l'anthropologue non pas d'être héroïque, mais d'être assez désorienté pour devenir sensible aux opacités, aux ambiguïtés, aux vrais

⁹ Foucault, Michel, 1984, Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs. Paris: Gallimard.

questionnements qui s'esquissent sur le terrain.

Même à l'extérieur de ces terrains limites, tout peut être étudié avec subversion? On peut être désorienté partout?

Mariella Pandolfi : Oui. Absolument. Il faut l'être. C'est là-dessus que j'ai construit mon parcours intellectuel : le travail anthropologique comme *parrhesia*, autrement dit comme parole courageuse. Une parole autonome vis-à-vis des pouvoirs; la prise de parole publique et risquée de la conviction de celui qui la pratique. Cette parole, subversive et courageuse, peut tenir en échec l'idée même du faire, du décider. Et le courage consiste à toujours pousser la pensée à se défier elle-même.

Références

- Abélès, Marc
2006 *Politique de la survie*. Paris: Flammarion.
- Agier, Michel
2002 *Aux bords du monde, les réfugiés*. Paris: Flammarion.
2008 *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*. Paris: Flammarion.
- Bibeau, Gilles
2004 *Le Québec transgénique. Science, marché, humanité*. Montréal: Boréal.
- Clifford, James, and George E. Marcus, eds.
1986 *Writing Culture. The Politics and Poetics of Ethnography*. Berkeley: University of California Press.
- Fassin, Didier, and Mariella Pandolfi, eds.
2010 *States of Contemporary Emergency. The Politics of Military and Humanitarian Interventions*. New York: Zone Books (sous presse).
- Foucault, Michel
1984 *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*. Paris: Gallimard.
2001[1982] *Le sujet et le pouvoir*. In *Dits et Écrits II*. Pp. 1041-1062. Paris: Gallimard.

Kim Turcot DiFruscia
Doctorante
Département d'anthropologie
Université de Montréal
kim.turcot.difruscia@gmail.com